

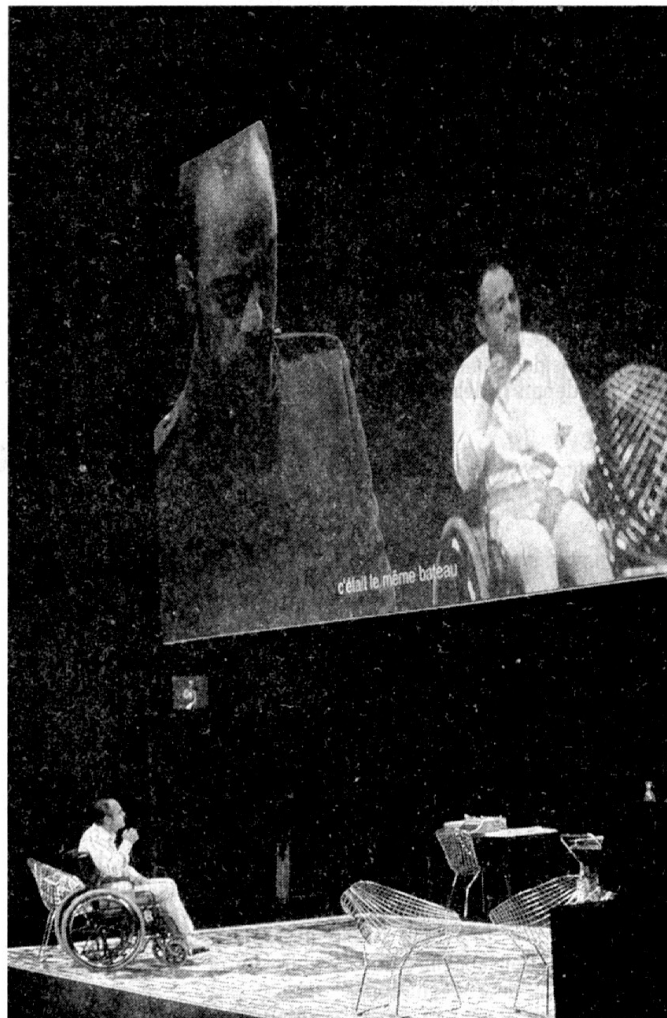
Créations et moments forts

Avant-dernière journée faste vendredi à Musica grâce successivement à l'Ensemble Linea et au spectacle *Aliados*.

LE CONCERT de fin d'après-midi donné par les musiciens de Linea sous la direction idéalement souple et précise de Jean-Philippe Wurtz, concluait une vaste journée d'étude consacrée à Fausto Romitelli.

Neuf ans après sa disparition, celui-ci est devenu une référence qui n'a pas fini d'être invoquée. De quoi encourager les interprètes à chercher d'autres pièces que les célèbres *Professor Bad Trip* et *An Index of Metal*. Linea a ainsi révélé *Amok Koma* (2001) et sa figure obsessionnelle de trois notes imperturbables traversées de traits haletants ou suspendus où la violence couve et meurt. La fusion ici revendiquée de l'esprit rock ou techno et des raffinements de l'écriture la plus savante, volontairement « salie » ou saturée, est plus manifeste encore dans *Lost* (1997). Sur des vers très Beat Generation de Jim Morrison, la voix d'Allison Bell, entourée d'une bigarrure instrumentale sans trêve, y évoluait entre fragilité incantatoire et éclats de colorature.

Linea offrait aussi la création fort attendue de *Ballata n° 3*, concertino pour piano de Francesco Filidei. Dans la brève *Toccata* de 1995 donnée en préambule, le pianiste en solo caresse et tapote bois et clavier,



Musica n° 34, *Aliados* PHOTO DNA – JEAN-CHRISTOPHE DORN

deux notes sortant comme par accident. L'occasion certes pour Wilhelm Latchoumia d'exécuter une danse fort élégante, mais une manière aussi de dire, comme dans *Ogni gesto d'amo-*

re, ce que peut être le drame du son pour le compositeur, interrogation qui fut aussi celle de Romitelli. *Ballata n° 3* montre en tout cas une réjouissante victoire sur l'emprise du « sque-

lette musical ». Le bruitisme inquiet y fait vite place à une plénitude croissante. Certes un malaise sournois rampe dans la claudication d'un allegro, l'allure parodique d'un cor trop romantique et l'emballement débridé qui suit. Mais c'est cette ambiguïté qui fait une présence. Une riche heure suivant l'autre, une expédition au Théâtre de Haute-pierre fit découvrir enfin *Aliados*. La convergence absolue de réussites y confirme tout ce qui a pu être écrit sur ce grand spectacle politique. Faire un opéra de la visite de courtoisie rendue en 1999 par Margaret Thatcher à Pinochet assigné en résidence était une fameuse gageure.

Sebastian Rivas, lui aussi enfant du rock, du jazz et de l'Ircam [Institut de recherche et coordination acoustique/musique, Ndlr], n'a pas de vertige existentiel devant l'acte d'écrire. Il fonce, invente, fait flèche de tout bois. Grand opéra ou tango, Purcell ou Stravinski – il est lui-même. Le dispositif, la rencontre entre les deux monstres (pseudo) décrépits filmée par la télé et projetée « en temps réel » comme la musique, est utilisé avec une intelligence confondante par Antoine Gindt. Pas de théâtre ici, mais l'image, la tyrannie du look sobre. Nora Petrocenko (Thatcher), Lionel Peintre (Pinochet), Mélanie Boisvert (l'infirmière), Thill Manter (l'aide de camp), Richard Dubelski (le conscrit sacrifié) sont hallucinants de vérité. ■

CHRISTIAN FRUCHART